

LES ÉGLISES.

CHAPITRE XIV.

---

« Je ne remarque pas qu'il hante les églises. »

CELA se disait du temps de Molière, et, dernièrement encore, cette objection contre l'ambition des gens avait cours en certains lieux. Maintenant on rirait de ceux qui viendraient apporter de pareils renseignemens là où se distribuent

les faveurs. Les portes de l'église ne mènent plus qu'à la prière, au repentir, à la charité. Aussi Tartufe se donne-il bien garde de s'y montrer « à ces heures précises où l'on est sûr d'être aperçu ; » et, pour mieux dire, il n'y va plus du tout. Tartufe sait son monde et connaît son temps. Tartufe aujourd'hui a des moustaches ; il porte à sa boutonnière un ruban tricolore en attendant la croix d'honneur. Il ouvre des souscriptions et propose des toasts. Sa tête, qui se courbait mollement devant les saints emblèmes ou les insignes sacerdotaux, s'est redressée avec fierté sous la coiffure du soldat citoyen. Sa voix si douce, et qui modulait la séduction avec de pieuses paroles, est devenue rauque, sèche et mordante pour accentuer convenablement le juron ou le blasphème dans un banquet patriotique. Il ricane, de manière à se faire regarder, en passant devant le portail de la paroisse, où sa place au banc-d'œuvre porte encore le témoignage d'une longue assiduité ; il se détourne de son chemin, pour qu'on ne le soupçonne pas d'y entrer ou d'en sortir. Il efface bravement de la consigne l'article qui ordonne de rendre les honneurs du poste au symbole du

Dieu invisible (1) ; il effacerait Dieu lui-même, si la pointe de son sabre pouvait atteindre à cette voûte céleste où la puissance éternelle, infinie, s'est imprimée en caractères inaltérables. Il ira ainsi jusqu'à ce qu'on l'avertisse, ou plutôt qu'il s'aperçoive, car il a la vue longue, que le temps est venu de rattacher l'état de choses où il aura trouvé sa place, à quelques-uns de ces principes sous la protection desquels il est donné aux sociétés de se maintenir, et de vivre leur part d'histoire. Il ne faut pas s'y tromper en effet. Tartufe n'est pas exclusivement l'homme à la démarche humble, au front prosterné, au dos courbé, au regard contrit, qui ne sait que s'agenouiller, se signer, se battre la poitrine, et pousser de grands soupirs. Il a, grâce au ciel, bien d'autres physionomies à sa disposition quand celle-ci n'est pas de mise. Tartufe, c'est dans tous les temps, dans tous les pays, sous toutes les formes, l'homme qui, ayant petite chevance et mince talent, avec grand désir de bien vivre en ce monde, exploite heureusement la crédulité

(1) Ceci est historique et a produit, je crois, un jugement du conseil de discipline pour le dommage causé au mobilier du corps-de-garde.

courante, pour gagner un bon emploi, se faire un honnête revenu et attraper un riche mariage.

Donc Tartufe n'est pas à l'église, ce qu'il fallait démontrer d'abord pour me justifier de vous y conduire. Et là ne sont pas non plus les magistrats, dont la robe rouge décorait naguères les processions, les fonctionnaires qui accrochaient aux cordons du dais leurs habits brodés, les guerriers dont la main, habituée à porter le fer dans les combats, se brûlait à la cire d'un cierge. Je ne vous dis pas que ces guerriers, ces fonctionnaires et ces magistrats n'existent plus, mais seulement qu'ils ne sont plus là, et que vous pouvez vous y hasarder sans crainte d'être pris pour un solliciteur de places ou un convié du budget. Au pis-aller pourrait-on vous croire une victime du changement politique, un administrateur destitué, un juge démissionnaire, un commis à la réforme, tous gens « remontés » par leur chute au rang de citoyens, » comme disent les citoyens-poètes, et qui viennent protester, en priant, contre leur infortune. Mais, chez nous, le mécontentement a toujours bonne grâce, et la messe ne perd rien à être de l'opposition.

Quoi qu'il en soit, les églises ont retrouvé leur véritable destination, et je les en félicite. Sans doute elles seront moins opulentes et moins ornées. La munificence royale ne leur dispensera pas ses largesses. L'ouvrage d'une main auguste n'ira plus décorer les autels, ou se déployer avec coquetterie sur les épaules du célébrant. La livrée de la maison régnante figurera désormais seule aux pompes religieuses. Quelquefois tout au plus, à l'heure matinale pour laquelle se sont éveillés les vrais fidèles, le prêtre, qui prononce à voix basse les paroles du saint mystère, pourra compter parmi ses assistans, agenouillée au milieu de la foule et confondue dans un pieux recueillement, une femme, une mère, qui n'a pas fait à sa grandeur le sacrifice de sa piété. Les églises n'auront pas encore de ces réunions brillantes, annoncées à l'avance comme les représentations à bénéfice, où l'éloquence chrétienne s'abaissait jusqu'au fade langage des académies; où je ne sais quelle effrontée venait, mondainé, leste et pimpante, jouer le rôle de la charité. Mais, avec moins de profit, elles auront aussi moins de périls. Elles doivent trembler encore jusques dans leurs fondemens, de la dernière tempête

qui a grondé sur leurs dômes et leurs clochers. Aussi, quel que soit l'avenir de notre politique, je ne leur conseille pas de s'y mêler de nouveau. Car dans cet état même où on les a réduites et qui ressemble à de la décadence, sans chercher ailleurs que dans les probabilités humaines l'espérance de leur durée, elles me semblent avoir beaucoup plus à vivre que les révolutions qui les menacent, et celles qui paraîtraient les protéger. Il faut que la perpétuité ne leur soit pas promise de la même main qui l'inscrit si souvent dans nos lois.

Or, puisqu'il y a encore des églises à Paris, et que l'ambition n'y va plus, ce n'est pas chose que l'observateur puisse négliger, quels que soient du reste la nature de sa croyance et le degré de sa foi. Il ne s'agit pour cela que d'y conserver cette attitude de respect que commandent la politesse seule et l'habitude de la civilisation, à défaut de la crainte ou du sentiment religieux; et l'on peut ainsi visiter tour à tour les lieux consacrés aux différentes communions. Mais Paris est peut-être, parmi toutes les capitales de l'Europe tolérante, celle où le culte

offre le moins de ces variétés qui, après avoir coûté aux peuples tant de querelles et de sang, vivent aujourd'hui paisiblement dans une innocente jalousie, et laissent à d'autres folies le déplorable honneur d'exciter la haine des hommes. Outre les causes que nous en fournit l'histoire, il est certain que le climat de la grande ville, tout parfumé de plaisirs et de molles jouissances, que cette vie de mouvement, de bruit et de tumulte, ont toujours été peu favorables à la croissance du schisme. Au temps même des discordes religieuses, la capitale ne fournissait qu'un petit nombre d'adhérens à la doctrine sévère pour laquelle une partie de la France guerroyait; et, lorsqu'on voulut faire une Saint-Barthélemy, il fallut attirer des provinces un nombre suffisant de huguenots, pour avoir de quoi laisser dans la mémoire des siècles une longue horreur. Le peuple de Paris se prêta volontiers au recrutement de la Ligue, aux massacres, aux barricades, à l'expulsion de ses rois, parce que tout cela se fait d'emblée, à la hâte, en un tour de main; mais il ne se donna pas la patience d'écouter les longues instructions de l'hérésie. Le prêche de Charenton, quoiqu'il

fût une nouveauté, ne put jamais devenir à la mode. La révolution vint ouvrir une large porte à l'introduction des sectes diverses. Mais à peine avait-elle proclamé la liberté des cultes, qu'elle en décréta l'abolition. Les ruines s'amoncelaient trop nombreuses et trop rapides sur le sol de notre pays, pour que des caprices de foi religieuse eussent le temps d'y germer. Lorsque l'on s'occupait de déblayer le terrain, on n'y trouvait qu'une religion toute faite, ayant forme de croyance et de cérémonie, vieille sans doute, mais rajeunie par la persécution et le martyre. On la rétablit sur ce qui lui restait d'autels, et la terreur qui venait de passer était si profonde, qu'encore bien que la concurrence fût ouverte, il ne se présenta personne pour en profiter.

Voilà ce qui fait que nous ne pouvons offrir aux étrangers appelés dans notre cité par l'élégante facilité de nos mœurs, par la renommée de nos monumens et les délices de nos arts, cette diversité infinie d'assemblées religieuses que renferment, par exemple, les villes de Londres et d'Amsterdam. Là se sont multipliées, avec une étonnante fécondité, les différentes formes de la

prière. Une fois délivrés de cette aveugle soumission qu'exige l'église romaine pour son autorité absolue, invariable, perpétuée par la tradition, les consciences ne pouvaient être long-temps assujetties à des règles qu'une volonté de rébellion leur avait faites. Alors les sectes ont pullulé; et comme toutes avaient le même titre, toutes avaient droit au même établissement. Aussi est-ce plaisir de voir, dans une de ces capitales que je vous ai nommées, lorsqu'est arrivé le jour de l'adoration et du repos, car ces réformés n'ont pas encore eu l'esprit de supprimer le dimanche, toute la population sortir de ses maisons, éparpillée par groupes ou par individus, qui se disent adieu à leur porte, et se dirigent chacun vers l'édifice voisin où on lui a disposé les cérémonies de son culte; hier et demain bourgeois de la même ville, habitués des mêmes coutumes, aujourd'hui s'appelant calvinistes, luthériens, épiscopaux, presbytériens, remontrans, évangéliques de deux ou trois congrégations, baptistes, anabaptistes, moraves, catholiques, jansénistes, arméniens, grecs, juifs, ariens, francs-penseurs, huntingdoniens, swedenborgiens, sandemaniens, unitairiens, mé-

thodistes à la façon de Wesley ou de Whitefield, et tout cela sans jamais se mêler, sans surtout se tromper d'enseigne; à peu près comme, chez nous, les abonnemens vont à chaque journal.

Notre Paris n'a pas, il faut l'avouer, ce luxe de pieuses fantaisies. Luther et Calvin ont pu seuls s'y naturaliser, l'un dans l'église de la rue des Billettes, par succession d'une confrérie de carmes; l'autre, plus heureux, ayant recueilli le double héritage de Jeanne-Françoise de Chantal et de Pierre de Bérulle, la Visitation et l'Oratoire, deux temples bâtis par François Mansard et Jacques Lemercier. Ajoutez à cela trois synagogues construites par les juifs, à leurs frais, de leurs deniers, des produits de l'impôt que lève leur industrie sur le monde chrétien; ce qu'ils se garderaient peut-être de faire aujourd'hui, que les desservans de leur culte viennent d'être admis à l'honneur d'émarger les feuilles de traitement. Et vous saurez tout ce que nous pouvons faire pour les religions dissidentes, pour celles au moins qui ont quelque antiquité, quelque crédit et une certaine clientèle. Car il est bon de vous apprendre qu'il en pousse chaque matin,

des religions obscures et chétives, qu'il s'organise des cultes à la sourdine, qu'il se trame des schismes dans l'ombre; qu'après avoir mis la royauté au pillage, lorsque tout le butin est partagé, les spéculateurs veulent faire monnaie de la divinité. Prenez bien garde, honnêtes propriétaires, je vous en avertis, à qui vous louerez vos écuries, vos hangars et vos mansardes; car on pourrait bien y installer quelque dieu de nouvelle fabrique, ce qui ferait grand tort à votre maison. Et les ordonnances de police n'ont pas prévu cette espèce de trouble; elles ne se sont occupées que des mauvais lieux et des tripots. Voilà déjà que l'Église Française, car il faut appeler les gens par les noms qu'ils se donnent, chassée de son grenier, chassée d'un bazar et d'une salle de vente, comme un locataire incommode et de scandaleux voisinage, a conquis une ménagerie. Le catholicisme est aussi parodié au boulevard. Renier sa religion n'était pas assez, il fallait encore la contrefaire. Par là, du moins, on obtient adroitement quelques signes de vénération, adressés aux symboles de ce culte qu'on a trahi. Pourtant, ô monseigneur Châtel, j'ai une supplication à vous faire, et sé-